

L'imaginaire du malade !

Je me souviens clairement de la douleur sur mes fesses lorsque, d'avoir chu, je m'effondrais sur la chaise. Je m'en souviens, car c'est vrai, j'aime tout contrôler. J'aime me préserver du pire. J'aime cette sensation illusoire de me convaincre que rien ne peut m'arriver parce que rien ne m'arrive jamais. En effet : pourquoi diable devrais-je m'embarrasser de sentiments aussi grossiers que l'inquiétude et l'anxiété ? Après-tout, si j'ai banni ces émotions, c'est précisément car j'éprouve de grandes difficultés à les gérer. Pardon ? Du déni ? Sans doute... Oui, c'est certainement cela. Et donc ? Je n'ai aucun problème avec le déni. Mieux, je dirais même que le déni m'apaise. Il m'apporte ce que d'autres parfois cherchent durant des années. La paix ! La paix de l'âme. Celle qui m'autorise à dormir sur mes deux oreilles. Celle qui me berce. « Rien ne t'arrivera, dit-elle, du moins jusqu'à demain. Laisse-toi aller, et dors. »

— Malade ?! Comment cela malade ?! Qu'est-ce que cela signifie ?

Le regard du neurologue se posait sur moi avec bienveillance. Les yeux n'avaient pas changés. Mais la signification du regard, si. D'individu, je passais donc à malade. Sacrée promotion. Les longues minutes qui suivirent furent dédiées à des explications très formelles. À vrai dire, je n'écoutais qu'à moitié. Non pas que je me moquais de cette nouvelle pour le moins... Inattendue... Certes, j'étais venu chercher une réponse à mon mal. Pourquoi mon sens du toucher était défaillant ? Pourquoi je ne ressentais plus la peau de mon amante sous mes doigts... Pourquoi mes membres semblent ne plus m'obéir ? Mais ce n'était clairement pas la révélation que j'attendais. C'est exactement cela : j'étais « déçu ».

Déçu de me dire que tous ces efforts pour vivre en dehors des sentiers battus, tout ce travail pour me bâtir un cocon de protection doux et soyeux était désormais en péril de par une situation qui n'était même pas de mon propre fait. Quelle injustice que de se savoir esclave d'un déterminisme douteux, quand bien même l'essence de sa maladie est consignée par le hasard. L'ironie de la situation ne m'avait pas échappée. J'aurais pourtant voulu être assez stupide pour ne pas la saisir. Retrouver ce déni qui, une fois de plus, aurait pu m'éviter des tracasseries. M'éviter de retrouver Anxiété et Inquiétude. Ces faux amis, que je fuyais comme la peste, se retrouvaient de nouveau devant le seuil de ma porte.

*Toc**Toc**Toc*

— Entrez, je vous en prie, je vous attendais ! Ne restez pas sous le porche, disais-je, venez donc vous asseoir.

Anxiété et Inquiétude se tenaient là, sourire aux lèvres. Derrière eux se tenait une malle de la taille d'une voiture qui semblait leur servir de bagage.

— C'est très aimable, Cher Ami, répondit Anxiété. Pardonnez mon impolitesse, mais auriez-vous des chambres de disponibles au sein de votre demeure ? C'est que, voyez-vous, nous comptons nous établir pour un long moment et sommes harassés de faire des allées et venues dans votre domaine.

— Ah ! Voyez comme le hasard fait bien les choses : je terminais à l'instant de border vos deux couches. Je pressentais que votre séjour allait s'éterniser.

Il faut bien l'admettre, ils ne se sont pas fait prier pour prendre leurs aises. Leurs bottes boueuses entachaient mon précieux hall et le sable qui se déversait de leurs poches s'infiltrait partout dans la maison. Et que dire des poux qui infestaient leurs cheveux et qui se déportèrent de leurs fronts vers le mien. Quel tableau ! J'avais de la boue sur mon pantalon blanc, du sable caillouteux dans mes souliers et des poux de la taille d'un poing sur la tête. J'étais horrifié de ce débordement qui ne m'inspirait que dégoût et répugnance. Et ma paix, alors ?

J'avais déjà envie qu'ils repartent à peine étaient-ils arrivés. Mais au lieu de détailler mon dédain, je souris à mon tour et me courbais pour leur laisser place, faisant fi de ne pas remarquer la boue, le sable et les poux qui me recouvraient. En cela, je me reconnais bien : je suis un hôte parfait. Si parfait que j'en déteste la compagnie que j'attire. C'est le paradoxe de ma vie. Je suis généralement doué dans ce que je n'aime pas. Là, toutefois, c'était différent. Je n'avais point invité ces deux énergumènes à pénétrer chez moi, sans invitation, qui plus est. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher.

— Nous ne sommes pas seuls, clama Inquiétude. D'ici quelques jours, une nouvelle amie rejoindra notre petite bande. Nous la connaissons peu, mais paraît-il qu'elle se languit de raser cette maison qu'elle nomme un taudis. Ah ! Que nous avons hâte d'établir cette nouvelle colocation fortuite.

Diablerie, encore quelqu'un ? Qui veut raser ma maison, de surcroît ? Et... Et moi, alors, dans tout cela ? Suis-je désormais condamné à accepter les humeurs des autres ? Je suis malade, pas à jeter au rebut !

Dès les jours suivants, Anxiété s'était mis en tête de déplacer les meubles. Le problème, c'est que jamais de ma vie, je n'avais vu quelqu'un si indécis. Il bougeait le mobilier d'un bout à l'autre des pièces avant de se questionner. « Est-ce que ce canapé me gênera demain ? » susurrail-il dans sa barbe. « Un fauteuil ne passera jamais ici, voyons ! », ruminait-il. Puis, il remettait les meubles dans leurs positions exactes avant de répéter l'opération quelques minutes plus tard. Il me troublait, de ne jamais savoir quoi faire. Il semblait en permanence être sur le point de prendre la plus grande décision de sa vie.

Inquiétude, lui, était plus poli, plus subtil. Plus maniéré, dirais-je. Il ne parlait quasiment pas. Les seuls moments où il daignait s'exprimer étaient quand j'essayais des choses. Cuisiner, écrire des lettres d'amour, réfléchir, composer... Il se mettait systématiquement au-dessus de mon épaule pour me demander : « Vous êtes sûr de vouloir faire cela ? ». Généralement, cela avait pour effet de me stopper. Étais-je sûr ? D'abord, c'est quoi, être sûr ? Si je sais que je ne sais rien, comment être sûr de savoir ce que je veux ? Hmpf ! Et d'où viennent donc cette boue, ce sable et ces poux ? Mon terrier se transformait doucement en décharge. Moi-même ne me lavait plus. Diable, que ces invités sont irritants... Pourtant, ils ne semblaient pas voir quelle gêne ils représentaient. Ils attendaient avec impatience la venue de leur nouvelle amie. La perspective que celle-ci vienne tout détruire les ravissaient. Ils en faisaient même des chants qu'ils ne cessaient de répéter à longueur de temps, et ce, dès que j'entrais dans la même pièce qu'eux. Cela avait le don de me faire de plus en plus peur. J'éprouvais comme... De... Qu'éprouvais-je, déjà ? Je ne m'en

souviens plus. Mais ces sentiments étaient tout, sauf agréables.

Le spectacle usant de ces parasites se poursuivit durant de nombreux jours encore. Au fil du temps, je n'avais même plus la force d'entretenir ma demeure. La poussière s'accumulait çà et là. Des gouttes de gras perlaient des murs de la cuisine. Je ne parle même pas des pièces de commodités. Les rideaux s'étiolaient au point de ne plus pouvoir bloquer les rayons de lumière et l'on voyait distinctement la poussière qui se laissait porter, stagnant dans le lourd air ambiant. J'étais absent. Absent de ma propre vie. Absent de nettoyer mon logis, qui est censé me refléter, alors même que je continue de m'infliger le poids du regard des autres. Inquiétude et Anxiété, m'avaient usé, rongé, et mis à terre. Je savais d'avance que je ne serais pas prêt pour accueillir la nouvelle invitée. Celle-ci qui, de toute façon, raserait ma maison et tout ce qui s'y trouve. Envolé, le doux cocon, ce refuge, ce foyer qui, jamais avant, ne m'avait trahi. Où irais-je, après cela ? Que va-t-il m'arriver ? Il semblerait qu'une vie d'errance ne devienne la seule option concevable. Mes deux invités m'appuyaient dans ce sens.

— Qui allez-vous inspirer ? dirent-ils. Qui peut vous aimer ou vous apprécier ? Personne ne voudra d'un malade incapable de se déplacer sans aide. Vous êtes un fardeau qui ralentit le monde. Et vous, pauvre sot, pensez que vous pouvez le faire avancer. Ne voyez-vous pas la farce qui se joue devant vos yeux ?

Le pire, dans tout cela, c'est que j'acceptais ce sort.

Je suis malade, donc je ne suis plus.

Je ne suis plus, parce que je suis malade.

Lutter demande une force que peu de gens soupçonnent. Cela semble facile, et pourtant... Se laisser sombrer dans les ténèbres est la chose la plus facile qu'un individu puisse faire dans une vie. Y renoncer est la plus dure.

Toc *Toc* *Toc*

Nous y sommes. L'heure était enfin venue d'accueillir notre invitée, celle qui mettrait un terme à tout cela et me délivrerait de cette vie qui n'avait plus de sens.

Elle était là. Sur le pas de la porte. Jamais, auparavant, je n'avais vu pareille femme. Drapée d'un lin blanc, elle portait un voile et transportait avec elle un parfum de pomme et de cannelle. Ses habits, fins et propres, contrastaient avec ma piteuse allure, boueuse et malodorante. Pourtant, nul jugement dans ses yeux. Nulle pitié. Nulle haine. Étrangement, elle se mit à me sourire. Cela me procura une bienveillance que je n'avais encore jamais ressentie.

— Bonjour, Cher Ami, me dit-elle. Je suis Maladie. Je vous remercie de m'accueillir dans votre modeste maison. J'espère que notre cohabitation ne vous dérange pas.

Elle semblait douce et sa voix m'apaisait. J'avais pourtant envie de la gifler, la griffer, lui hurler dessus. Pourquoi était-elle la cause de tous mes problèmes ? En lieu et place, je fis un pas en arrière, poussant une chaise bloquant le passage et lui laissa la place d'entrer dans le hall marécageux. J'avais accepté mon sort.

— Vous allez tout détruire, n'est-ce pas ? Et moi avec ?

— Tout détruire ? s'exclama-t-elle. Que me chantez-vous là, voyons ? Qui donc vous a bien pu vous mettre une idée aussi farfelue en tête ? Je ne détruis pas,

Monsieur. Bien au contraire, je construis !

Je ne comprenais plus rien. Mon foyer allait donc rester debout ? Merveilleux !

— Il semblerait que vous ayez cédé aux farces de quelques sacripants qui se sont joués de vous. Je suis une femme tolérante, mais capricieuse, voyez-vous ? Si vous voulez que notre cohabitation se déroule sans accroc, je ne saurai que trop vous conseiller de faire le ménage dans vos fréquentations.

Je me retournais alors pour voir Anxiété et Inquiétude s’amuser gaiement au-delà de la porte du grand salon. Ils pouffaient de rire ensemble et se lançaient des détritrus en guise de boules-de-neige. C’en était trop. Tout cela, c’était leur faute. C’étaient eux qui se sont joués de moi, et ont pris un malin plaisir à faire de ma vie un enfer. Eux qui ont saccagé mon bonheur et emplis mon esprit de doutes et de craintes. Et pourtant, c’était bel et bien moi qui les avais laissés entrer. C’est donc d’un pas décidé de j’entrais à mon tour dans la pièce en vociférant. La force de mes cris suffit à les faire rester coi. Ils me regardaient comme deux enfants faisant une bêtise et pris la main dans le sac.

Je les saisis chacun par le col et les hissaient en direction de la porte d’entrée. Leurs pieds traînants au sol laissaient des traces dans la gadoue et la boue puante. Je les envoyais alors valdinguer le plus violemment possible.

— Et restez le plus loin possible de moi, tonnais-je d’un ton courroucé.

Maladie, elle, restait là et contemplait la scène d’un air satisfait.

— Et maintenant ? disais-je. Que dois-je faire, Maladie ?

— Allons, vous le savez bien, très cher. Nous allons raser votre maison. Pas parce que vous devez abandonner votre vie. Mais parce que vous devez désormais construire un foyer plus solide, plus résistant, qui saura faire face aux plus terribles tempêtes. En un mot : une maison qui vous mérite. Et cela, nous allons le faire ensemble.

— À seulement deux, allons-nous vraiment y arriver ?

— Si vous avez trouvé la force de mettre ces deux gredins à la porte de votre esprit, alors vous trouverez la force de reconstruire ce qui a été perdu. Désormais, nous vivrons ensemble, et prendrons nos décisions ensemble. Soyez à mon écoute, même lorsque je ne suis pas à la vôtre. Soyez à mon service, même lorsque je ne suis pas au vôtre. Soyez imperturbable, même lorsque je crie plus fort que vous. Enfin, apprenez à me faire taire, même lorsque je parais vous dominer.

— Je ferais de mon mieux, répondais-je.

Un nouveau futur s’ouvrait désormais. Pour la première fois de ma vie, j’étais heureux de prendre des outils, des sacs et de commencer à nettoyer. Plus que ma maison, c’était mon esprit que je lavais de ce poison. C’est à cet instant que Maladie prononça une phrase que je n’oublierais jamais :

— N’oubliez jamais que ce sont vos yeux qui me regardent. Sachez ceci : je ne suis, et ne serais jamais, votre ennemie.

Quelle étrangeté de se sentir aussi libre à nouveau. Et, malgré les difficultés inhérentes au combat d’une vie, de ne garder qu’en mémoire le souvenir de la douleur sur mes fesses lorsque, d’avoir chu, je m’effondrais sur la chaise.